

XYZ. La revue de la nouvelle



Le disparu

Marion Kiner De Dominicis

Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kiner De Dominicis, M. (1998). Le disparu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 73–81.

Le disparu

Marion Kiner De Dominicis

11 septembre

Tu l'as vu plonger très vite au fond de sa lecture, comme à l'abri du monde entêtant qui nous encercle.

Tu l'as regardé à petits coups espacés. Son visage a eu un moment la transparence de celui d'un dormeur et découvert deux fossettes enfantines au détour d'un sourire éphémère.

Son index descendu en rappel sur la page a entre les phalanges ce pli creusé de choses anciennes, ce chargement d'histoire.

Quand tu as voulu le voir à nouveau, tu as découvert la chaise vide, son dossier en demi-cercle qui rappelle l'appui d'une béquille, les barreaux de bois, veinés et plats, désœuvrés.

Sa vision si brève, le souvenir fugace de son visage dérobé par la lecture se dissout à présent dans le mur du clocher qui me fait face. Et la veine bleue de son poignet autour duquel ses doigts en bracelet pianotent un rythme intérieur.

Senti son absence persister à tes côtés comme une personne.

Tu as brusquement reparlé d'Hale-Bop, de sa chevelure vaporeuse de comète et de son corps lumineux au loin. De la déception qui t'avait étreint en tombant, dans le journal, sur le croquis détaillé de ces gaz, de ces roches en fusion scientifiquement autopsiés, comme si la connaissance involontaire du pourquoi avait désamorcé la magie et son cortège de lumière. Tel un manège qui s'éteint à minuit. Laissant quelques badauds attardés, soudain orphelins de la ritournelle envoûtante où les chevaux dorés prennent leur envol de kangourous domptés.

Sur la chaise vide, la rémanence de son mystère tendu vers les zones d'ombre de son visage presque effacé, vers la veine bleue de son avant-bras gauche.

Le monde pouvait bien vaguer alentour, il n'avait pas plus d'emprise sur toi qu'une toile de fond posée là par inadvertance, un ciel de passage ou même un ciel définitif, luxuriant et cru, sur lequel viendrait s'appuyer une scène de carnage torride.

Mais qui pourrait te convaincre à cette heure que la mort était sinistre et que seul un ciel sinistre devait l'accompagner ?

Tu t'es levé en somnambule, indifférent à la petite place caillouteuse que tu aimes, à la cloche qui sonnait ses trois coups de l'après-midi. Je t'ai lancé un vague rendez-vous pour le dîner et j'ai réglé les consos.

Je suis rodé à tes sautes d'humeur qui d'un instant à l'autre peuvent t'emporter dans une errance profonde où tu sembles arraché à la terre.

Aussi saugrenu que cela puisse être, ton absentéisme chronique me va comme un gant. Sans doute m'aide-t-il à me supporter, moi et ma gravité majeure, moi l'obsédé de la mémoire et de la perte, que je parviens avec difficulté à translater du lever au coucher, et parfois au petit matin suivant quand ma pensée me garde en éveil.

Tu m'offres ta légèreté sans rien dire, sans que ne s'installe entre nous la moindre dette, et je prise ta compagnie.

Nous n'abordons jamais ce sujet, non que nous l'évitons mais il n'y a pas davantage à en dire que de l'oxygène que nous respirons.

Je crois que ma pesanteur ne te gêne pas, pas plus qu'elle ne t'arrange. Tu es si fantasque et si aérien que tu pourrais cohabiter avec un pachyderme adepte de Descartes sans t'en trouver incommodé le moins du monde. Ta liberté n'a pas besoin d'un nom, elle ne t'appartient pas, ne t'habite pas. Tu la visites plutôt.

Ainsi notre tandem étrange fait route, cahin-caha.

Tu me traites de «grave», moi de «vieux courant d'air», sachant l'un comme l'autre à quoi nous en tenir.

Tu as dû grignoter la fin de ta journée sur les contours de l'île d'où tu rapportes quelquefois de petits croquis ciselés dans les mots. Tu m'en offres en dégustation à l'heure du café. Tout s'y transforme en fête foraine. Les branches mous-sues de la côte nord deviennent des barbes à papa vertes; les goélands, des acrobates de mer; les rouleaux de jusant, des balançoires géantes. La terre craquelée, les clins d'œil bleus de l'agapanthe au myosotis, un clou rouillé retracent ton chemin lunatique et m'y laissent t'imaginer sans chercher à te savoir.

Ce soir, j'ai dîné dehors, seul dans la douceur de la nuit venue. Assis sur la chaise où tu as bu ton panaché au soleil de l'après-midi, face au clocher ou plutôt dans son dos car, si singulier que cela paraisse, ce qu'on pourrait nommer «place de l'église» est en fait derrière elle, au pied de la tour-clocher où j'aime égarer mes esprits.

Son mur n'a ni porte ni fenêtre et c'est ça peut-être qui lui manque. Il s'avance en proue, il échancre la place, flanqué de ses deux parois miniatures arborant l'une et l'autre leur ouverture longiligne, étroite, presque une meurtrière. Comme s'il y avait eu quelque chose à meurtrir aux abords de cette calme placette de terre battue, tantôt semée de cailloux, tantôt alignant maladroitement quelques pavés où pointent des herbes sèches. Incisives. Entre ses belles pierres inégales, les failles sombres, elles aussi inégales, des interstices dessinent comme un puzzle labyrinthique dont le motif serait constitué de la lisière des pièces.

De là où j'écris ce soir, on peut voir aussi, à l'autre bout de l'île, la pointe de Kernel et son phare qui s'allume à la tombée des jours.

Chez Dédé je reste parfois des heures, pris dans les rets des éclats lumineux de Kernel qui répondent aux coups espacés de la cloche.

Ces joutes à deux voix m'hypnotisent, me ravissent, me rendent à moi-même. Il me semble qu'à l'issue de ces longues divagations solitaires, la terre tourne un peu moins pour du beurre. La vie prend un sens, hésitant certes, mais un sens quand même. Un genre de battement de cœur en traduction simultanée.

Il y a eu un mariage au tout début du mois et le battant de la cloche a tringlé furieusement sa panse de bronze, de majestueuse guerrière à tous vents, comme si chaque contrecoup lui redonnait le souffle de lui en mettre encore un bien sonné. Je bandais comme un fou.

Le branle-bas sonore avait duré un temps incroyable. Ça s'était épuisé « en mourant », quand les deux adversaires, perdant un peu de leur pure concordance, mettaient quelques balles à côté du panier.

12 septembre

Tu es rentré tard hier soir, silencieux, dans un grand sillage d'algues et de prunelles.

Ce matin, une brassée de genêts illuminait la table.

Dans les jours qui viennent, je prépare mon retour à Toulouse où mes cours reprendront au début d'octobre.

Je me rends compte, à des détails infimes, que mon corps s'est mis en partance. S'apprête à défendre son bifteck de corps contre la saignée du départ.

Ainsi, j'ai repéré à retardement que le bac accoste à sept heures du matin et du soir. Et pousse son tintamarre maritime sans égard à la douce percussion du clocher.

Qu'Ernst, mon pote violoniste de la maison aux volets bleus près du pin parasol, répète le même morceau de Sibelius depuis le début de l'été. À heure fixe. Et qu'il n'a guère progressé sur la syncope du deuxième crescendo.

Que la lumière descend jour après jour et que je ne peux quasiment plus accorder mon cœur fendu par son mi bémol aux traînées sanglantes d'un couchant trop hâtif.
Je suis déçu qu'il ne s'en soit pas rendu compte.
Lui mettre un mot pour l'année prochaine.

16 septembre

Toi aussi, on te dirait parti.

Je nous prendrai des huîtres à la criée de jeudi.

On les ouvrira ensemble avec nos canifs ébréchés, assis sur des vieux sacs comme deux clochards de luxe dans la ruine de la lande.

Ne pas oublier le citron.

17 septembre

Dans ma balade d'aujourd'hui j'ai croisé ton lecteur.

Sinon, les estivants ont presque tous rejoint le continent.

À Kernel, je l'ai vu.

Il lisait toujours.

Imperméable aux rugissements du ressac en bas sur les brisants, à l'humide lumière brûleuse de paupières, au vent furieux.

Sur les premières marches du phare, assis, il lisait.

Je suis passé si près de lui que j'ai vu le titre à l'envers en haut des pages ouvertes : « Le disparu ». C'est le vrai titre du premier roman de Kafka. Le dernier en fait, l'interrompu. « Amerika », on l'appelle aussi. De toutes façons, il aurait aussi bien pu changer de titre au dernier moment. On ne saura jamais.

J'aime cet homme. Cet homme m'effraie.

Je voulais monter et me suis ravisé. Comme si ce phare était son royaume. Peur de le déranger. Il semblait à la fois si absent et si proche. Un peu comme toi.

Fait-il jamais autre chose que de lire ?

19 septembre

J'ai acheté un petit blanc, un Pouilly... C'est Dédé qui me l'a conseillé pour les huîtres. La bouteille est au frais, derrière le bar. Demain, je prendrai les huîtres. Des petites, de pêche, c'est de loin les meilleures.

J'espère les partager avec toi, si tu veux bien. Tu sembles affamé de l'intérieur. Tu n'atterris plus que par saccades. Un repas sur la brèche. Ou une notation qui requiert mon écho en retour.

Hier, tu as écrit : *Le coucou chantera, même après mon départ.* et aussi : *Un goéland est venu à portée de ma main, se poser puis s'envoler. Que voulait-il me dire ?*

Les oiseaux de mer, tu observes leurs loopings pendant des heures. Tu arpentes l'espace. Tu sèmes ton errance à tout vent. Tu te passionnes pour l'échelle de Beaufort et la traduction des nœuds en kilomètres-heure. On dirait que tu fais des exercices.

Dédé m'a demandé si tu étais souffrant. Comme ce mot te va mal ! Il me fait penser à « souffreteux ». À quelque chose de ridicule, ou de malingre. Ou alors à des adjectifs en « âtre ». Alors que toi, si tu souffres, c'est absolument. De toute ta personne. Et... envoyez les violons ! Allez, qui se moquerait comme ça, gentiment, si ce n'est toi ?

21 septembre

Ce qui m'a réveillé ce matin, c'est la cloche : elle n'a pas sonné.

C'est-à-dire qu'elle a sonné, mais la demie de cinq heures. Et après non. Jamais ce n'était arrivé avant.

Ton lit était fait. J'ai attendu. Attendu encore et puis rien.

Je suis sorti sur la lande par la porte de la cuisine. Le vent était tombé. La rosée et les genêts. Une petite brume matinale. Si légère. Un ciel déchirant de beauté. Profite encore. La lumière rasante à travers les gouttes de rosée faisait comme une armée d'arcs-en-ciel miniatures.

Il y avait autre chose qui clochait.

Le phare de Kernel.

Moi qui ai passé des heures à veiller les éclats de sa lampe
comme si c'était mon propre poul.

Kernel à feu fixe.

Jamais vu.

De toutes façons, qui aurait pu l'imaginer ?

Après j'ai aperçu le câble.

Avec le faisceau immobile du phare, ça faisait une aura
bleutée sur l'acier.

De là où j'étais, la tour du clocher et celle de Kernel, on
aurait dit deux fantômes debout. Drapés dans la brume.

Elles avaient juste la même hauteur. Avec la mer qui gron-
dait là-dessous. Là-entre.

Bien sûr ! Comment n'y avoir pas pensé ?

Le câble paraissait suspendu dans les airs. Il flamboyait. Il
brasillait, singeant l'horizon, miroitant de son métal clinquant
qui parlait trop.

Je commençais lentement à douter quand la silhouette est
sortie de la brume. Minuscule silhouette. Dos à l'incandescence
du phare.

Elle glisse sur le câble tendu.

Bras moulés sur un long balancier.

Une glisse lente et tenue. Martialement lente.

La lande a aspiré mes jambes.

Mes deux jambes vissées à elle. La corniche droit devant.
Ce hurlement qui vrille la plante de mes pieds, qui rampe,
rampe au fond de mon ventre, qui inonde mon corps, qui per-
fore ma gorge étranglée d'épouvante.

La traversée se poursuit. Sa grâce féerique est celle d'un
cauchemar.

Le feu s'est éteint à l'heure juste dans le jour naissant. La brume confondue au ciel rouge.

« Rouge bifteck », tu dirais.

Je me souviens avoir pensé à cet instant : « Si c'est toi le glisseur, c'est sans doute mon dernier verbe au présent te concernant. »

Puis aussitôt : « Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ta grammaire, hein, connaud ? »

Je me trompais encore.

C'est là que je vous ai vus.

Malgré mes yeux qui s'embuent comme des cons pour un oui pour un non comme si on n'allait pas avoir du temps pour se les rincer tranquille après ça et ce putain d'horizon de majorette qui me flashait à bout portant son plan de pacotille malgré le contre-jour malgré la brume rose et vaporeuse que je me serais castagné sans la moindre vergogne eu égard à sa tronche de rat crevé déguisé en tutu d'opéra malgré cette beauté à hurler je vous voyais malgré — nul bon gré dans ce matin d'horreur où je vous ai vus danser — malgré la distance malgré la mort qui me pendait au nez avec sa gueule de sale navet pourri malgré l'irréparable danser.

Je vous voyais. Vous étiez deux. Le danseur de câble semblait voué mais c'était — fondue à la sienne — une autre silhouette accrochée dans son dos.

Mes chances — les vôtres — venaient se diviser par millions.

Je tentais la dernière mise en vrac dans mon cerveau halluciné la méthode coué les chats qui retombent toujours sur leurs pattes les miracles de la justice triomphante jonathan livingstone la traversée de la mer rouge par les hébreux surtout eux la sophro bergson et sa locomotive le cauchemar bien sûr c'est ça se réveiller donc pincer au secours moïse encore lui lourdes allo le dix-huit ou le quinze je ne sais plus puis crier prier puis encore crier se souvenir qu'on pourrait crier la lande avait pris mes genoux crier qu'est-ce que ça peut bien faire avec les grondements fous des rouleaux sur les écueils du port je n'ai pas saisi le

finish crier mon cerveau ébloui qui explosait pas tenir la route
 après on m'a dit que c'était vrai le feu d'artifice vrai le balancier
 planté de feux de bengale soleils bleus vos deux casques c'était
 vrai avec les tourniquets turquoise et vrai les fusées indigo et
 pervenche le ciel était saignant presque cru on voyait bien de
 toutes les manières les pétards les girandoles multicolores et
 tout ça c'était vrai.

C'est toujours, vrai.

« Le bouquet final », Dédé a dit.

21 décembre

Toulouse

J'ai trouvé ton message sous mon oreiller le 22 septembre :

Gravississimo mio, tu m'écrivais.

Ton Pouilly 90 plus les petites « pêche » au jus de mer, un très grand moment !

ton Vieux-courant-d'air

Tu vois bien, doux typhon céleste, tu en sais plus que moi sur la
 vie, comme toujours !

20 mars

Dans mon oubli tu écris encore, pénétrant l'histoire rythmée
 par la secousse des mots, leur danse lumineuse sur la page,
 défiant le blanc comme l'île crie éperdue sa double solitude
 d'éternelle désirée et lance vers l'océan son inaudible cri,
 l'écume aux lèvres dans la rage de son imprenable silence.

Ma pensée se désempare.

Quant à toi, tout te sert de présent.